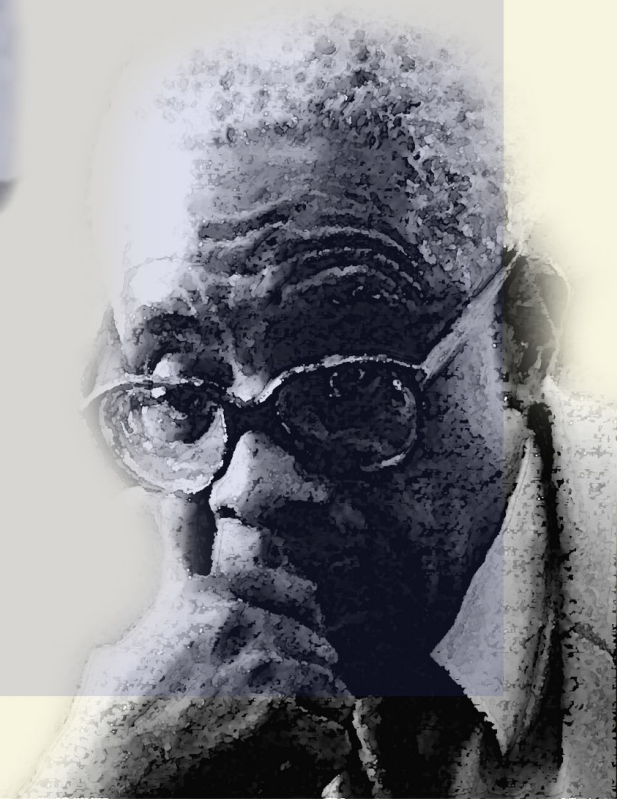


# ZEO<sup>11</sup>

Contact : [z-e-o@orange.fr](mailto:z-e-o@orange.fr)

Site : <http://pagesperso-orange.fr/z-e-o/>



## **Sommaire:**

### **Edito**

*Mémoire et souvenir*  
**Loïc Andrien**

### **Le billet d'humeur**

*La formation continue en question*  
**Joseph Rouzel**

### **Textes**

*Les lamentations du vagin*  
**Mamadou Moustapha Wone**

« *Pour la soif universelle* »  
**André Prodhomme**

*Immigration choisie / immigration jetable*  
**Patrick Mignard**

*Anthropologie de la liberté: ce qui enferme et ce qui ouvre*  
**Thierry Goguel d'Allondans**

### **Le coin lecture**

Abreuvons nos sillons, **Skander Kali**  
Vous vous appelez Michèle Martin, **Nicole Malinconi**  
Ces fruits si doux de l'arbre à pain, **Tchicaya U Tam'si**



## Préliminaire

Zeo 11 est en ligne, pour vous abonner, gratuitement, envoyez nous un mail. Nous n'enregistrons que les adresses mail, car il ne nous est pas nécessaire de collecter quelque information personnelle que ce soit, dans le plus pur respect de la loi et de votre vie privée.

Nous appelons de nos vœux que chacun d'entre vous écrive. ZEO est né d'une volonté et d'une utopie que le terrain parle. Alors des bruissements, des cris, des murmures et des sirènes ont fait entendre leurs mélodies. Poursuivons, faisons naître une symphonie qui croiserait les théories des universitaires. ZEO accueille tous les discours, et veut se faire le porte-voix des préoccupations, des témoignages, des inquiétudes et des récits de pratiques de tous les acteurs de terrain, les praticiens de la relation. Alors à vos plumes, à vos claviers, nous attendons vos contributions, panoramas de tous horizons.

Si vous souhaitez soutenir notre travail, prenez contact avec la rédaction, ainsi nous pourrions envisager un partenariat adapté.

Bonne lecture

La rédaction



## Edito

### Mémoire et souvenir

Où est-il le poète ? Il s'est envolé, il est parti rejoindre dans un ciel chargé les sirènes d'une paix qui se défile sous ses pieds. Alors il cherche, et il espère que les couleurs vont se faire oublier et devenir invisibles, que les cultures vont s'affirmer et se dire en dehors de tout combat. Il était grand cet homme, il était grand ce poète, mais aujourd'hui qu'en reste-t-il ? Qu'a-t-on gardé de ses paroles, de ses pensées ? Certes les hommages sont nombreux et nombrilistes. Que chacun s'applique à montrer en quoi la « négritude » est un concept qui a marqué, soit, que chacun s'acharne à se montrer le plus fidèle, le plus révérencieux, le plus attristé, c'est manquer de respect à ce grand homme qui n'a pas couru après les glorioles servies aujourd'hui.

La mort touche moins par l'absence, ou la disparition, que par l'avènement de l'image. La mort frappe, et l'homme ne disparaît plus, il survit, image dans le cœur des hommes qui s'attachent à le caricaturer de plus en plus. Césaire, mais aussi tous les autres, artistes engagés, êtres complexes et riches, le sommeil venu, se trouvent emprisonnés dans les deux dimensions d'un discours sans saveur et sans nuances. Alors on cherche à savoir, ou pas et on consomme ce que l'on nous donne. On se repaît, se nourrit des commentaires de commentaires et des textes qui viennent rhabiller les cadavres, sans se préoccuper s'ils correspondraient à une éthique qu'ils auraient défendue, lorsqu'ils étaient encore vivants.



Combien aujourd'hui ont réellement lu Lacan ou Freud, et pensent les connaître à travers les œuvres qui ont été écrites après eux, et sur eux. Il y a donc ceux-là, ceux qui n'ont lu que des commentaires et qui pensent avoir tout compris, tout saisi de la complexité et de la poésie de l'original. Et il y a ceux qui, ayant lu, pensent devoir se faire le porte-parole d'un savoir, il y a à transmettre la parole du prophète, oserai-je dire. Il y a de quoi transmettre, c'est évident, c'est même une des préoccupations premières que l'on doit avoir aujourd'hui. Mais on ne peut jamais se faire le vecteur que d'une parole et d'une pensée qui est toujours à recontextualiser. Chacun sa façon de comprendre et de lire un auteur, l'universalité est à mettre au ban de l'interprétation. Une lecture unique d'une œuvre, un commentaire individuel qui l'accompagnerait ne serait que le miroir d'une pensée qui enfermerait la polysémie de l'œuvre originale.

A chacun de nous de retrouver le chemin des textes originaux et de refuser de découvrir un être dans le savoir d'un autre. En revanche prenons plaisir à écouter ces histoires qui nous entourent, traces et souvenirs qui viennent enrichir notre perception d'une réalité révolue. Mais gardons à l'esprit que chaque souvenir ne peut être que naturellement déformé, normale traduction d'un vécu, de sensations et de perceptions si singulières. Ne prenons pas des souvenirs pour des savoirs et des interprétations pour des vérités.

Relisons, reprenons les originaux. Partageons ensuite les souvenirs et les sensations. Acceptons la pensée complexe de l'histoire, la complexité comme force du souvenir, s'opposant à une simplification de la mémoire. On veut la forcer, définir ce qu'il y aurait à retenir de nos ancêtres, et fixer à jamais la lecture d'actes



qui sont forcément bien plus complexes que ce que l'on veut bien nous donner à croire. Je pense évidemment à cette volonté effarouchée de faire acte de mémoire concernant la Shoah, concernant ces millions de juifs déportés et exterminés. Faire acte de mémoire, et c'est tout. Comprendre la complexité du moment et de la sociologie d'une France qui souffrait de l'occupation et de la défaite, plus personne n'en parle. Les déportés, la Shoah, certes, mais les homosexuels, les handicapés, ... on veut nous servir une histoire officielle qui serait la véritable, une vérité vraie à laquelle consacrer notre mémoire. Pas de place à la nuance et à la complexité. Qu'en est-il du laisser-faire, et de la participation de certains français ? Collabo, contraints ou volontaire, ou couverture de résistants. On a rendu hommage aux justes, et aux résistants, sans parler des lois de 1940 sous Pétain, lois anti-juives promulguées sous initiative française, anticipant le désir nazi.

*« On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais Bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non-européens ; que ce nazisme là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il est sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne. »<sup>1</sup>*

On cherche à instaurer une mémoire unique, qui mettrait tranquillement de côtés nos vieux démons, qui nous conforterait sur

---

<sup>1</sup> Aimé Césaire, Discours sur le colonialisme, 1950



notre rôle de victimes, uniquement de victimes, de ces crimes horribles. Mais le nazisme, mais l'extrémisme et ses conséquences terribles, est toujours là. A nos portes, sur nos trottoirs, les exclus, sont là pour nous rappeler que le fossé se creuse. Les pauvres sont de plus en plus pauvres, le nationalisme grandit et avec lui son lot de banalisation d'un ethnocentrisme qui exclut petit à petit les étrangers, les chômeurs, les vieux, les handicapés, ... Alors on se radicalise, la peur grandit et la folie revient, avec cette mémoire unique imposée et subie. ON oublie les nuances, on oublie le rôle des immigrés dans la croissance économique, on oublie un vivre ensemble, une solidarité qui se délite. Et chacun vit seul, comme des individus, posés là, les uns à côté des autres, mais prêts à sacrifier son voisin pour avoir un peu plus de place.

Peut-être est-il temps de remettre en route la boîte à souvenirs, et de dialectiser notre perception de l'Histoire, de la discuter, de la faire nuancée et relative. Le dictat de la pensée unique, pensée sécuritaire et européocentriste, nous montre que quoi qu'on en dise : cela peut recommencer. La Shoah n'est pas un phénomène unique, certes, cela ne se reproduira peut-être pas de la même façon. Mais nous ne sommes pas à l'abri.

La question est surtout : Allons-nous nous taire ?

**Andrien Loïc**, rédacteur en chef



## La formation continue en question

Plusieurs professionnels ont essayé un refus d'agrèer leur demande d'inscription sur un stage intitulé: « Quelle légitimité pour l'institution aujourd'hui? » que Psychasoc organise en 2008. En arguant de la circulaire DGEFP n°2006/35 du 14 novembre 2006 qui mentionne que les actions de formation dont l'objectif est le bien-être ne sauraient être retenues. Elles correspondent à du développement personnel et ne peuvent donc être déductibles des fonds de la formation continue.

Les bras m'en tombent! Ainsi un stage visant une méthodologie d'analyse institutionnelle, transférable sur un groupe éducatif, une équipe, un établissement social ou médico-social, relèverait du bien être personnel? Un stage interrogeant la place de chacun dans l'institution au regard de la mission qui lui est confiée, du projet et des valeurs qui la sous-tendent se réduirait à du développement personnel? Les deux formateurs, bien connus du secteur social pour leurs travaux sur l'institution, Dany-Robert Dufour, professeur d'université, directeur de programme au Collège International de philosophie et Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste, seraient assimilés à de joyeux animateurs pour Club Med'? Ils apprécieront.

Tout ceci n'est pas clair et pour le moins incohérent. Or j'ai reçu un semblant d'explication lorsque la rumeur m'a ramené des « miasmes ». Le stage serait refusé parce que au niveau national certains organismes ne sont plus agréés pour « dérive sectaire » (sic!). « Dérive sectaire Psychasoc »? Mon sang n'a fait qu'un tour.



J'ai pris ma plus belle plume et demandé au niveau national et régional de l'OPCA de branche, que ce jugement soit révisé et la formation agréée. J'ajoutai qu'en priver les salariés serait injuste et relèverait d'une mise en cause de notre travail de formation qui a fait ses preuves auprès des travailleurs sociaux depuis bientôt 10 ans.

Je rappelle que les Organismes paritaires collecteurs agréés (OCPA) ont pour mission de collecter les fonds soit pour les plans de formation et la professionnalisation soit pour les CIF. A priori ces deux agréments ne se cumulent pas. Ils sont créés et agréés par l'Etat par voie d'accord entre organisations syndicales d'employeurs et des salariés. Ils ont ainsi en charge d'accompagner et de financer les actions de formation sur le 1,2% de la formation professionnelle. (Loi du 23 juillet 1987). Ces sommes sont prélevées sur la masse salariale et confiées en totalité ou en partie par les établissements aux OCPA. Je ne rentre pas dans les détails techniques.

Je fais donc appel ici à l'opinion éclairée des lecteurs de ZEO, dont plusieurs ont pu suivre nos stages et en vérifier par eux-mêmes la nature, en les prenant à témoin.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Le point commun entre tous les intervenants de Psychasoc c'est la psychanalyse. Assisterait-on donc une resucée de bas étage de la chasse aux sorcières, dans la foulée d'un certain livre glauque? Pourtant les entrées dans les formations de Psychasoc sont multiples, même si la psychanalyse reste notre axe de référence. On y trouvera des approches sur le versant de la philosophie, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie clinique, le droit etc, bref l'ensemble des sciences humaines qui balisent le champ du travail social, ainsi que quelques



disciplines artistiques visant l'apprentissage ou le perfectionnement de médiations éducatives exploitables en situation professionnelle. Sur le plan psychanalytique Psychasoc ne s'inscrit dans aucune école ou association. Alors « dérive sectaire » : de quoi parle-t-on? J'aimerais que ceux qui répandent ces rumeurs comme du poison viennent nous le dire en face... Si ce n'est pas de la diffamation, je me demande ce que c'est.

Ou bien alors s'agirait-il d'asphyxier les petits organismes de formation tel que le notre, au profit des gros lobbies pourvoyeurs de démarche-qualité, audit et autres cabinets-conseils qui engloutissent des sommes considérables de la formation continue pour des résultats qu'il conviendrait aussi d'interroger. J'en voudrai pour preuve les demandes de plus en plus tatillonnes sur le déroulement des formations heure par heure, l'explicitation infinie des concepts abordés, l'exigence incessante de documents, toujours les mêmes et renouvelés 100 fois etc ce qui engorge le secrétariat avec des tâches inutiles; sans parler des paiements des formations renvoyés à plus de 6 mois parfois, pratique tout à fait hors la loi, qui met gravement en difficulté la trésorerie etc

C'est bien connu: si tu veux tuer ton chien, tu l'accuses de la rage. On voudrait mettre en danger les petites structures de formation continue qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Tout ceci ne peut pas durer. Nous faisons un travail qu'il n'est pas difficile de contrôler. Non seulement nous ne nous dérobons pas aux contrôles légitimes des OPCA, mais nous les demandons. Nous n'avons rien à cacher. Mais que cela emprunte des formes intelligentes et pertinentes. Que les contrôleurs viennent passer un moment dans nos formations, qu'il lisent les évaluations que nous ne manquons pas de demander aux stagiaires à la fin de



chaque session. Ils pourront ainsi vérifier sur pièce la nature du travail fourni qui n'est jamais, pour aucun des stages, assimilable à du bien-être ou du développement personnels, mais vise toujours un approfondissement et un perfectionnement en matière de professionnalisation. Les quelques centaines de professionnels qui en ont bénéficié peuvent en témoigner.

Que faut-il faire alors pour avancer ? Le 17 mai va se réunir à Paris la Fédération des organismes indépendants de formation en travail social avec l'objectif de rédiger une charte commune, de créer un centre de ressources juridiques et de s'assurer une représentation nationale. Il s'agira ensuite de nous mettre autour de la table avec les décideurs et les financeurs et de traiter dignement ensemble cette grande question: le droit à la formation tout au long de la vie. <sup>2</sup>Je pense que nous pourrions demander un « Grenelle » de la formation continue en travail social afin de mettre en place un minimum de transparence à tous les niveaux: représentants de l'Etat, OCPA, établissements, représentants des employeurs et des salariés, organismes de formation. Il serait grand temps de se parler.

La formation continue est l'enjeu de tous les employeurs et salariés et ne saurait faire l'objet de règlements de compte idéologiques, de passe-droits, de réseaux d'influence, de rumeurs de bas étages, bref de mesquineries. Tout ceci doit se passer à ciel ouvert.

**Joseph Rouzel**, Directeur de l'Institut Européen Psychanalyse et Travail social. rouzel@psychasoc.com

---

<sup>2</sup>Pour tous renseignements sur la Fédération et cette rencontre contacter Pierre Leroy au 05 56 49 07 64



## Les lamentations du vagin !

Fatou Guéwel DIOUF, la célèbre chanteuse sénégalaise, vient d'être condamnée pour s'être remariée, alors qu'elle demeurerait toujours épouse d'un autre. C'est ce qu'on a appelé un délit de bigamie. Une femme ne pourrait et ne devrait se marier simultanément avec plusieurs hommes, alors qu'un homme le peut s'il le veut. Voilà en toute objectivité, ce qu'on pourrait qualifier comme étant du « deux poids, deux mesures » !

Que faire alors de la polygamie des hommes ? Voilà une question qui peut sembler téméraire dans une société où l'on pense que toucher à ces genres de questions serait synonyme de défiance envers Dieu, celui des musulmans (et des chrétiens), qui dit-on, a fini de légiférer depuis longtemps. Il ne resterait plus donc aux croyants qu'à suivre ou à ne pas suivre. Et quand il arrive qu'on ne suive pas ou que l'on se questionne ou que l'on appelle à une révision, il faudrait se reconnaître en train de faire du « je m'enfoutisme » ou à tout le moins se persuader que l'on commet un péché capital. Donc, il ne me restera plus qu'à me préparer à devenir un futur locataire de la géhenne, de l'enfer. L'enfer sur terre et l'enfer dans l'au-delà ! Pauvre de moi !

Pauvre de la polygamie ! Pourquoi s'indigner de la polygamie ou appeler à son abandon d'autant que ce n'est vraiment pas un fléau ou si elle en est un, elle n'est pas plus fléau que les autres événements qui déchirent les mariages monogames en l'occurrence. S'il est vrai que l'on se tue, se maraboute, se jalouse au sein de la polygamie, il n'en demeure pas moins vrai que dans



les unions monogames, ces cas de figure sont aussi courants. Donc, c'est du pareil au même aussi bien là-bas qu'ici.

Mais alors pourquoi appeler à l'abandon de la polygamie et non du mariage tout court ou de tout ce qui pourrait causer des problèmes aux uns et aux autres, comme on le fait si bien avec la cigarette, la drogue, l'alcool, le vagabondage sexuel (et la polygamie est une forme de vagabondage sexuel même si c'est légalisé) ?

Se questionner sur la polygamie en faisant appel à son abandon ne se justifie à l'heure actuelle que par rapport aux « Droits de la Personne ». Droits de la Personne et non « Droits de l'Homme », parce que cette expression laisse toujours planer un certain sexisme.

Dans une société qui prône de plus en plus l'égalité en droits et en devoirs des genres, la polygamie constitue à n'en pas douter une discrimination négative notoire et une grave restriction à l'encontre du sexe féminin à tous les points de vue.

Au point de vue moral très terre-à-terre, ne dit-on pas d'ailleurs « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ! ». Mais alors qu'est-ce qui fait que pendant des millénaires, les hommes ont foulé au pied cette règle élémentaire de la morale ? Parce qu'on le sait bien, aucun homme n'aimerait voir sa femme avec une autre personne (homme ou femme), sauf peut-être à l'heure actuelle les adeptes de la partouze et de l'échangisme ou encore ces personnes qui utilisent leurs femmes comme prostituées afin d'arrondir les fins de mois difficiles.



Cependant, si la polygamie est à considérer comme une « discrimination négative », c'est à la condition que l'on ne cultive pas le « différentialisme sexuel » et qu'on arrête donc toutes formes de « discriminations positives ». En effet, actuellement, pour tirer la femme de sa condition d'inférieure, l'on voit développer des politiques discriminatoires, qui ne font qu'entériner que la femme aurait toujours besoin l'aide de l'homme pour se hisser à son niveau. Ces politiques, plutôt que de la servir, ne font que l'asservir (loi sur la parité).

En outre si la polygamie est une entorse au droit de la personne, c'est à la condition aussi que la femme ne se laisse ni infantiliser, ni déifier, ni chosifier.

On infantilise la femme, chaque fois que l'on pense ou qu'elle pense que les hommes sont là exclusivement et unilatéralement pour l'aider, la protéger ou l'apaiser. Combien sont ces femmes dites émancipées qui ne s'empressent au moment du mariage de prendre le nom du mari ? Et après s'il y a divorce, elle change de nom, ce n'est pas grave ! Cette attitude porte à penser qu'elle serait la propriété de son mari ou à tout le moins qu'elle aurait besoin de ce même mari pour se frayer une identité qu'elle aurait du mal à reconnaître ou à supporter en demeurant célibataire ou en conservant son nom de jeune fille. Même s'il faut reconnaître qu'elle n'avait que le nom d'un autre mâle, en l'occurrence celui généralement de son père. On penserait que quitter la tutelle d'un homme (le père) pour un autre homme (le mari), c'est toujours une tutelle masculine. Sauf qu'on se raviserait en se souvenant que la patronymie est généralement valable aussi bien pour les enfants mâles que femelles.



On déifie la femme, chaque fois que l'on pense ou qu'elle pense qu'elle doit être unilatéralement l'objet de galanterie ou de traitement de faveur parce qu'elle serait femme uniquement. Si la femme ne rechigne pas devant la galanterie, elle ne devrait pas non plus rechigner si les hommes la traitent comme une moins que rien, ou comme une chose.

Et on chosifie la femme, chaque fois qu'elle pense ou que l'on pense que son corps est un aphrodisiaque et qu'il faudrait qu'elle le recouvre en entier pour se prémunir ou qu'elle le découvre en entier pour appâter et épater. Quand la femme se laisse réduire à son corps, c'est certainement la façon la plus rapide de se laisser considérer comme un objet sexuel, sensuel et virtuel.

Ainsi, de la polygamie, si elle doit être abandonnée, c'est à la condition que l'on se persuade qu'être femme est une contingence au même titre qu'être homme. Par analogie devrait-on se contenter de l'explication comme quoi le blanc est supérieur au noir parce qu'il est blanc ? Puisque jusqu'ici personne ne choisit son sexe, de quel droit un sexe donné se croirait-il supérieur à l'autre ?

Du droit divin dit-on ?! Mais des droits dits de Dieu, beaucoup sont en train d'être revisités sans pour autant que l'on s'offusque. L'esclavage, un « droit divin », dans les sociétés musulmanes, a été abandonnée, et personne ne s'avise plus à être esclavagiste. Mieux quand lors du sommet de Durban (Afrique du Sud), on avait tenté de faire de l'esclavage « un crime contre l'humanité », il n'y avait pas eu opposition des pays musulmans, en arguant logiquement que c'était permis ou toléré par Dieu.

Ainsi, l'esclavage, toléré par l'Islam, est presque érigé en « crime contre l'humanité », sans qu'aucun de ses pays, de ses



ulémas ne trouvent à en redire. L'esclavage est devenu purement et simplement, non seulement anachronique, mais aussi condamné et pénalisé. Personne ne s'avise plus à défendre l'esclavage, sauf encore quelques esprits qui s'appuient toujours sur « Dieu » dans leurs argumentations (cf. l'émission de TV5 sur l'esclavage au Niger).

De ce fait, à propos de la polygamie, on pourrait dire que l'argument qui consiste à dire que c'est permis par l'islam, ne suffit pas ou plus pour empêcher certains esprits le droit de s'y pencher et même pourquoi pas d'appeler purement et simplement à sa révision ou à son abandon.

« Dieu » avait permis l'esclavage, maintenant il est à deux doigts d'être « criminalisé » par les hommes, sans pour autant que l'on se demande ce qu'il en penserait, ou à tout le moins, sans qu'il y ait levée de boucliers. « Dieu » aussi avait permis la polygamie, mais maintenant, elle est à deux doigts d'être criminalisée par les hommes et les femmes.

Mais, on nous dira que Dieu avait été le premier à encourager l'abandon de l'esclavage, à quoi l'on répondra facilement que « Dieu » aussi avait été le premier à encourager ou même à dissuader d'être polygame en y adjoignant des conditionnalités drastiques.

Mais l'on réplique souvent en disant que celui-là qui deviendrait polygame mais qui n'arriverait pas à respecter les conditionnalités divines, se mettrait dans une mauvaise posture vis-à-vis de Dieu, et que Dieu serait donc seul habilité à lui régler son compte.



Bien, très bien, dix sur dix même ! Mais alors, laissons à Dieu le soin de régler leur compte à tous ceux-là qui dérogent aux règles qu'il aurait édictées pour l'humanité. Le voleur, l'assassin, le prévaricateur, l'opresseur, etc. pourraient tous alors continuer à se la couler douce jusqu'au jour du jugement dernier.

Ainsi, plus sérieusement, si l'esclavage a disparu parce qu'il ne correspondait plus à la réalité des choses et aussi parce que l'on a lutté contre, on pourrait soutenir que la polygamie disparaîtra parce qu'elle ne correspond plus aux réalités. Actuellement, il se passe des changements qui ne manqueront d'instaurer des rapports de plus en plus démocratiques et égalitaires entre les genres et entre les générations. Si bien qu'on pourrait soutenir que la polygamie vit ses derniers jours.

Alors, que faire de la polygamie ? Peut-être lui préparer une sépulture et une place au musée de l'histoire de l'humanité. Au rythme où les rapports de genre évoluent, c'est la meilleure chose que l'on pourrait faire pour la plus vieille et la plus tenace des survivances des sociétés anciennes.

Cependant, certains inconditionnels soutiendront dans un ultime effort que sans la polygamie, le célibat des femmes augmentera et la dépravation des mœurs s'accroîtra et qu'en conséquence pour trouver des époux à toutes les femmes, il faudrait qu'elles se partagent le peu d'hommes qu'il y a ! Voilà un argument plus coriace que celui qui consiste à dire que la polygamie relève d'un droit divin accordé aux hommes.

Si on se partage les richesses, le travail, les joies et les peines parce qu'il n'y en a pas pour tout le monde, ne devrait-on pas se



partager les hommes parce qu'il n'y en aurait pas pour tout le monde ?

S'il est vrai que les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes, ces femmes sont-elles pour autant la propriété des hommes pour qu'ils se les partagent ? Si les hommes, pour rien au monde, ne voudraient devenir des « cocus magnifiques » ou non, alors pourquoi serait-ce à la femme seule d'endurer toute sa vie cet état de fait ?

Alors enfin que faire de la polygamie ?

Rien, sauf l'interdire à tout le monde, hommes et femmes ; ou le permettre à tous en toute égalité, hommes et femmes. Ou peut-être faudrait-il tout simplement supprimer le mariage ?

Ainsi, peut-être le vagin cesserait-il de se lamenter car « la dimension affective » (le pénis) n'aurait plus d'arguments à mettre en érection !

**Mamadou Moustapha Wone**, sociologue

[moustaphawone@voila.fr](mailto:moustaphawone@voila.fr)



## « Pour la soif universelle »

**Aimé Césaire...**(25 juin 1913 -17 avril 2008)

Hier je n'ai ni lu les journaux, ni écouté la radio, ni regardé la télévision et c'est mon épouse qui en rentrant assez tard du travail m'a dit avec une certaine tendresse triste comme m'annonçant la mort d'un proche : Aimé Césaire est mort... Je ne sais quel fut mon voyage , cette nuit mais ce matin j'y pensais en allumant la radio. Alors j'ai entendu une femme à la voix rauque de chagrin chanter la belle et simple mélodie lancinante de Bécaud, composée à la mort de Jean Cocteau : « quand il est mort le poète ».

Quand il est mort le poète, le monde entier pleurait. Ce matin, je relis *Cahier d'un retour au pays natal*, publié pour la première fois en 1939. Je pense à cette grandiose affirmation qu'est le concept de *négritude* et j'associe Aimé Césaire et Nelson Mandela comme deux figure émergentes, à l'humanisme lumineux, du 21 siècle. Un poète, deux combattants pour l'identité africaine mais aussi et surtout pour l'identité. Ces deux-là ne voulurent à aucun prix changer leur cri en haine et demandèrent justice pour les victimes, en faisant à ces dernières, injonction impérieuse de ne pas devenir bourreaux.

Quand il est mort le poète, le monde entier pleure. Ce matin, je relis *Cahier d'un retour au pays natal*...et je pense à tous ceux du



monde qui vont rendre hommage au poète et sans doute insister sur son message universel. Lorsque le poète meurt, sa parole devient définitive. Je n'ai pas vocation à être donneur de leçons, mais j'ose me demander si ce sera l'occasion de vraiment l'entendre.

Peut-on entendre Aimé Césaire, et se demander, quand des familles africaines meurent brûlées dans des immeubles insalubres, si elles avaient leurs papiers ? Peut entendre Aimé Césaire et déclarer à des personnes en souffrance arrivant dans des conditions épouvantables, après avoir perdu des proches sur des embarcations de misère , qu'elles ne sont pas des être humains dignes de compassion et de réconfort, mais d'indésirables menaces pour notre territoire...

Toute l'œuvre du poète Aimé Césaire nous dit que vivre c'est faire des choix, et que les mots sont des actes. Peut-on entendre le poète et par un ensemble de mesures législatives et de paroles prononcées en conscience transformer des humains qui appellent au secours en délinquants et surtout travailler en profondeur l'imaginaire populaire pour que ces personnes soient au pire des dangers dont ils faut se prémunir ou pour ceux qui ont besoin d'alibis plus intellectuels, leurs refoulements, et les bavures parfois mortelles qui s'ensuivent, des accidents collatéraux.



Ce matin, je relis *Cahier d'un retour au pays natal*. Maintenant que l'œuvre du poète appartient à *l'or du temps*, je veux être le simple véhicule, en vous en apportant quelques mots extraits de *Partir*. Imaginez-les avec la voix aux sanglots étoilées d'une femme de Martinique :

*Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serai un homme-juif*

*Un homme-cafre*

*Un homme-hindou de Calcutta*

*Un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas*

*L'homme-famine, l'homme –insulte, l'homme-torture*

*On pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer*

*De coups, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir de compte*

*A rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne*



*...C Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole  
Ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni  
L'électricité  
Ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel  
Mais ils savent en ses moindres recoins le pays de Souffrance  
Ceux qui n'ont connu de voyage que de déracinements  
Ceux qui se sont assouplis aux agenouillements  
Ceux qu'on inocula d'abâtardissement  
Tam-tams de mains vides  
Tam-tams inanes de plaies sonores  
Tam-tams burlesques de trahison tabide*



*Mais Négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil  
Mort de la terre  
Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale*

*Elle plonge dans la chair rouge du sol  
Elle plonge dans la chair ardente du soleil  
Elle trouve l'accablement opaque de sa droite patience*



*Véritablement les fils aînés du monde  
Poreux à tous les souffles poreux du monde  
Aire fraternelle de tous les souffles du monde  
Lit sans drain de toutes les eaux du monde  
Etincelle du feu sacré du monde  
Chair de la chair du monde palpitant du mouvement  
Même du monde !*



*Ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils  
Ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.*



*Faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes  
Voici le temps de ce ceindre les reins comme  
Un vaillant homme –*

*Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute Haine  
Ne faites point de moi cet homme de haine pour qui  
Je n'ai que haine  
Car pour me cantonner en cette unique race  
Vous savez pourtant mon amour tyrannique  
Vous savez que ce n'est point par haine des autres Races  
Que je m'exige bêcheur de cette unique race  
Que ce que je veux  
C'est pour la faim universelle  
Pour la soif universelle*

*La sommer libre enfin  
De produire de son intimité close  
La succulence des fruits.*

Extraits de *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine 1983.

**André Prodhomme**, 18 avril 2008



## Immigration choisie / immigration jetable

**Il s'agit en fait d'une seule et même conception - seule, différencie ces deux notions, la violence de l'adjectif employé.** Concernant l'immigration, là aussi, nous revenons aux fondamentaux du système marchand (voir l'article « *MARCHANDISE : LE RETOUR AUX FONDAMENTAUX* »). Or, un retour aux fondamentaux, nous l'avons vu, dépouille le système de tout l'habillage qui pouvait lui donner un aspect « *humain* » ou plutôt, « *humaniste* » et laisse apparaître ce qu'il est en réalité : un système d'exploitation qui n'a qu'un seul et unique objectif : valoriser le capital.

L'immigration ne fait pas exception car, qu'est ce que l'immigration ?

### SALARIAT ET IMMIGRATION

L'arrivée d'immigrés dans un pays ne peut se faire que de deux manières, : soit ils arrivent volontairement pour diverses raisons, politiques et économiques, soit on les fait venir, généralement pour des raisons économiques - excluons le déplacement forcé (commerce d'esclaves et/ou déportation).

La saignée des guerres, et en particulier la 1er Guerre Mondiale et la période des « *Trente Glorieuses* », gourmades en main d'œuvre, illustrent parfaitement la manière dont les grands



pays industriels ont, au 20e siècle, fait appel à l'immigration pour compenser leur déficit en force de travail.

La démarche est tout à fait logique, quantitativement et qualitativement :

quantitativement : le manque de main d'œuvre dans l'agriculture en particulier, dans le 1er cas, dans l'industrie dans le 2e ;

qualitativement : dans le 1er cas, l'immigration italienne essentiellement paysanne remplace les paysans tués lors du conflit (la moitié des disparus étaient des paysans), dans le 2e cas, les immigrés sont sans formation donc adaptables aux besoins industriels du moment - travail à la chaîne.

Leur présence ne va pas sans problèmes mais ceux-ci restent dans les limites acceptables socialement et politiquement. En effet, même considérés comme des concurrents, la situation économique est telle que chacun, et globalement... tout le monde, « *y trouve son compte* » - l'exploitation politique de « *l'immigration* » ne peut pas avoir lieu ou du moins demeure marginale. Par contre, dès que les immigrés vont être moins utiles du fait des restructurations industrielles et du développement de l'automatisation, alors l'immigration va devenir un « *problème* ».

**Ainsi, ce ne sont pas les immigrés qui font problème, mais les conditions économiques et sociales du fonctionnement du système marchand.**



## UTILITARISME ET HUMANISME

La motivation du recrutement d'immigrés n'a donc rien d'humanitaire même si, par omission, le système laisse planer cette croyance – il suffit pour s'en convaincre de se souvenir de l'accueil fait aux réfugiés Républicains espagnols à la fin des années 1930 et de l'accueil des immigrants dans les années 1950 – indifférence dans le meilleur des cas.

L'immigré est somme toute une « *force de travail* » et est considéré comme telle. C'est une force de travail d'autant plus intéressante qu'elle n'est *pas chère* et *facilement manipulable*.

Dans un système d'exploitation tel que l'est le système marchand, le salariat, la main d'œuvre immigrée est doublement pénalisée :

par l'employeur lui-même qui l'embauche parce qu'il en a besoin et surtout parce qu'elle permet de substantielles économies de coûts au regard du salaire des nationaux ;

par les autres salariés qui peuvent voir, et voient souvent, une forme de concurrence, ce qu'elle est, du fait des motivations des employeurs.

L'humanisme à l'égard de l'immigré est donc une valeur parfaitement étrangère au système marchand qui n'a pas plus d'égard au regard des « *étrangers* » que de ses propres nationaux, sinon que ces derniers ont plus de droits donc plus de poids dans un rapport de force.



Le salariat donne le statut marchandise à la force de travail immigrée, comme toute force de travail dans ce système : « *j'ai besoin j'achète, je n'ai pas besoin je ne prend pas ou je licencie* ».

Tout le discours pseudo humaniste du système est une pure hypocrisie ; le système ne remettra jamais en question ses principes pour une simple question morale.

## LE CYNISME DE L'IMMIGRATION CHOISIE

L'immigration choisie à au moins une qualité incontestable, elle est sincère. Elle dit exactement ce qu'elle pense : je te considère parce que tu m'es utile ... On ne peut pas être plus clair !

Le drame, dans cette affaire, c'est que ce raisonnement fonctionne parfaitement pour la plupart des individus. Ils trouvent tout à fait logique que l'économie de leur pays choisisse les individus en fonction de ses besoins, ne voyant absolument pas ce qui se joue de sordide dans cette pseudo « *ouverture à l'étranger* ». Un tel comportement signifie que **les mécanismes d'exploitation et de ségrégation sont tout à fait intégrés par le plus grand nombre, pour eux, comme pour les autres**. D'ailleurs celles et ceux qui adhèrent à cette solution sont tout à fait surpris quand on leur explique le véritable sens de cette politique.

La question serait sensiblement différente s'il s'agissait de rapport entre pays sensiblement identiques quand aux richesses et aux conditions sociales. Or le rapport d'immigration qui existe aujourd'hui se fait entre pays « *riches* » et pays « *pauvres* »... et ce sont les « *riches* » qui choisissent et leur choix est évidemment



fondé sur leurs propres intérêts. Ainsi, alors que dans les années 50-60 ils « *choisissaient* » une force de travail déqualifiée, convenant parfaitement au travail à la chaîne et autre processus de travail déqualifié (systèmes aujourd'hui disparus ou délocalisés), ils choisissent aujourd'hui une main d'œuvre très qualifiée ; ce faisant ils privent les pays « pauvres » d'un potentiel de formation qui pourrait leur être utile.

L'écart entre pays riches et pays pauvres va s'accroître, ces derniers se voyant « *siphonner* » une partie de leur main d'œuvre formée au bénéfice de pays riches.

Ainsi le système marchand fait désormais les choses « proprement ». Au lieu de procéder à un tri sur le territoire au risque d'exposer aux yeux du public des drames humains inévitables dans ce genre de situation, il va procéder préventivement et rationnellement en ouvrant généreusement ses portes à celles et ceux dont il a besoin, assorties de mesures drastiques limitant le regroupement familial (une force de travail n'a pas de famille c'est bien connu !) et en laissant la misère loin des regards.

Les intérêts sont assurés et les apparences sont sauvées.

**Patrick Mignard**, universitaire



## Anthropologie de la liberté : ce qui enferme et ce qui ouvre

Peut-être, par prudence, aurais-je dû donner pour titre à cet article « Anthropologie de la liberté : ce qui enferme et ce qui... entrouvre » ! Permettez-moi, en guise d'introduction, de vous conter une petite anecdote qui m'est arrivée, à l'automne 2004, à Montpellier, à l'occasion d'un congrès, « Psychanalyse et travail social ». Un jeune collègue venait de terminer une très longue recherche sur une clinique psychanalytique à destination de jeunes déficients intellectuels. Son travail était remarquable, mais il n'avait pas une grande habitude des colloques et nous avait proposé, comme intervention, la lecture d'un texte de synthèse extraordinairement dense. Malgré un débit rapide, il a dépassé les vingt minutes qui lui étaient imparties. Or, dès ses premières phrases le public avait décroché, comme « perdu », laissant l'orateur cheminer seul ! Cet ami en a été très meurtri et nous avons, à quelques uns, passé la soirée à le consoler et à lui prodiguer moult conseils. Il était d'autant plus abattu que l'intervenant suivant, à qui, par sa faute, il ne restait plus que dix minutes, a, lui, abandonné son texte et improvisé, avec brio, à partir d'une petite vignette clinique de Freud sur une pièce de théâtre de Frank Wedekind, *L'éveil du printemps*. Que c'était-il passé pour que le lien avec l'auditoire s'effiloche au point de se rompre ? S'enfermer c'est se coller à autre chose que la relation aux autres ; on est alors rivé à soi, ou ici à son texte. Car s'enfermer ou être enfermé c'est une césure : se couper ou être coupé des autres. La clinique des réfugiés



politiques nous l'enseigne, la pire des tortures ce n'est pas les coups, c'est le silence, l'absence totale de communication, de sens. Comment alors créer de l'ouvert, des circulations, y compris en des milieux fermés, des lieux de non-sens ?

## **L'anthropologie de la liberté c'est l'anthropologie des paradoxes**

Osons, en premier lieu, un petit détour par l'espace du social. À en croire l'opinion commune, nous serions dans des sociétés de plus en plus individualistes où s'érigerait le primat des libertés individuelles. En fait, c'est peut-être plus compliqué que cela. Je préfère l'hypothèse forgée par Maurice Godelier : nous serions plutôt dans des sociétés qui isolent l'individu. Les profondes mutations du XX<sup>e</sup> siècle ont produit une sorte d'opposition entre la tradition et la modernité, une étanchéité artificielle entre ses deux catégories. Or nous savons que, malgré les tensions entre l'individu et le collectif que produit la modernité, cette dernière reste perméable à la tradition et inversement.

Ce que nous avons, par contre, perdu, au fil des évolutions sociétales, c'est la capacité à ritualiser les passages périlleux aussi bien de l'existence individuelle que de l'existence sociale. Jean-Paul Sartre rappelait à l'envi que les rites sont encore ce que les hommes ont trouvé de mieux pour ne pas s'entredéchirer. Le rite est un grand intégrateur. Mais, aujourd'hui, force est de constater que les rites de passages, inventoriés pour la première fois par Arnold van Gennep<sup>3</sup> en 1909, sont en pleine déliquescence. L'enfantement, la conjugalité, les deuils sont devenus privés et parfois fugaces ; le

---

<sup>3</sup> VAN GENNEP Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, [1909] 1981.



passage à l'âge adulte est désormais incertain. Dans les séquences cérémonielles décrites par van Gennepe, l'individu s'efface devant le collectif mais pour mieux s'y agréger ; l'épreuve lui aura conféré une plus value de sens : la reconnaissance des siens. Je dis souvent aux étudiants éducateurs qu'il faudrait restaurer, pour le travail social, une fonction cérémonielle qui pourrait se traduire par des rites d'accueil, de rencontre et de séparation.

Cette perte de marqueurs sociaux n'est sans doute pas étrangère aux faillites de l'autorité et de l'adulte. Y a-t-il, auprès de chaque jeune, au moins un adulte qui puisse lui donner l'envie d'en devenir un ? Lorsque le petit d'homme a le sentiment d'être à la fois contenu, mais aussi soutenu, il évite le sentiment d'abandon. À ce titre, aujourd'hui, les conduites à risque des jeunes témoignent de quêtes de sens et de reliances, notamment par l'emprunt fréquent à la métaphore du vide, tel un saut pour conjurer l'impression d'un sol qui se dérobe sous les pas.

L'adolescence, construction sociale somme toute récente, est un prodigieux indicateur social. De fait, dans nos sociétés d'individus, l'adolescent est un parfait caméléon : il a une capacité d'adaptation qui a atteint son apogée - et pourra même lui faire cruellement défaut un peu plus tard ! L'adolescent, tel un miroir, réfléchit le monde dans lequel il évolue et, de ce fait, il épouse, un temps, le rythme exact de ce monde. Or que nous enseignent, pour aujourd'hui, ces pléthoriques conduites à risque des jeunes ? Elles prennent l'allure de quêtes de sens mais dans un repli sur soi rarement égalé. Elles comportent trois données quasi invariantes : un rapport au corps vécu comme une ultime butée anthropologique (le corps devient la dernière chose qui appartient au sujet, il devient alors modifiable, marquant, œuvre de soi, lieu de projections pour dire autrement qu'avec des mots, etc.), un rapport au signifiant



Mort (non pas pour mourir mais pour donner plus d'étoffe à sa vie, la mettre en jeu dans un comportement ordalique pour atteindre quelquefois le sentiment de puissance du survivant, grandir enfin...), une tentative de se (re)mettre au monde qui prend souvent la forme de rite, mais trop intime, de passage.

## Dehors et dedans

Lors d'un séjour au Québec, j'ai pu rencontrer des jeunes en amont et en aval d'un processus actif d'errance. En choisissant une vie à la rue ou en squat, ils aspirent à un absolu de liberté en rompant avec des contraintes jusque là habituelles. Tous ne mésestiment pas la radicalité de leur choix et certaines des difficultés qui les attendent, mais la liberté est, à leurs yeux, au-delà de ce prix. Lorsqu'ils rencontrent des travailleurs sociaux parce qu'ils en ont assez de cette vie de misère, leur discours a bien changé. Ils n'ont pas trouvé la liberté à laquelle ils rêvaient. Ils commencent à entrevoir cet extraordinaire paradoxe que les espaces de créativité sont toujours contenus par un cadre qui les dessine et les permet. En société, point de libertés sans cadre qu'il soit rigide, étroit, vaste ou élastique !

À Montpellier, j'ai côtoyé ces nouvelles tribus urbaines que François Choceaux<sup>4</sup> nomme, si finement, les nomades du vide. Ces jeunes adultes sont issus de toutes les couches de la société ; ils ne demandent rien et se laissent difficilement approcher. Pour bon nombre d'entre eux il y a une quasi absence de libido qui se traduit, entre autres, par l'inaccessibilité à tout langage émotionnel. Cette installation dans la précarité, y compris psychique, d'individus de

---

<sup>4</sup> CHOCEAUX François, *Les nomades du vide*, Paris, Actes Sud, 1996.



plus en plus jeunes (il y aurait 16 000 mineurs à la rue en France) interroge de nouvelles formes d'anomie. Le processus de paupérisation, de la fragilité à la rupture en passant par l'assistance, rend alors périlleux le lâcher prise si souvent nécessaire pour aller de l'avant.

Aujourd'hui, des jeunes, intolérants à la frustration, englués tout à la fois dans un profond désarroi et un sentiment de toute puissance, ébranlent un système éducatif, à bien des égards, obsolètes pour eux. Ils mettent en difficultés des adultes qui cultivent plus la négociation que le don des limites. Pour eux, se sont créés, dans un premier temps, les C.E.R. (centres éducatifs renforcés) et, maintenant, les C.E.F. (centres éducatifs fermés). Des premiers constats ont été faits sur les soixante-sept actuels CER et sur les neuf premiers CEF. À quelques bémols prêts, le bilan des CER est plutôt positif, même s'ils restent encore assez méconnus et entachés, politiquement, d'une mauvaise réputation. La grande majorité d'entre eux proposent des voyages à caractère initiatique, curieusement appelés « déagements ». Ils semblent donc remplir leur mission en permettant une rupture avec un environnement pathogène, en offrant un cadre contenant et structurant et, *in fine*, un accès au langage émotionnel. Pourtant, dans une écrasante majorité, les intervenants éducatifs ne sont pas des travailleurs sociaux. Pour bon nombre ce sont des hommes, dans la quarantaine, issus de l'artisanat ou du monde ouvrier (un processus de professionnalisation<sup>5</sup> est en cours). Le premier rapport d'évaluation des CEF est plus mitigé. S'agit-il d'une réelle alternative à l'enfermement ? Est-ce que les EPM (établissements pénitentiaires pour mineurs) ne seront pas plus adéquats ou, du moins, plus logiques ? Est-ce que le ratio d'encadrement ne vient pas, lui aussi,

---

<sup>5</sup> Formations diverses en vue d'une validation des acquis et de l'expérience (VAE).



signer une faillite de l'adulte et, du coup, y participer ? Toutefois, quelques projets pédagogiques de CEF paraissent résolument innovants et utiliser les moyens importants dont ils disposent à des fins plus originales que la seule contention. À suivre, donc...

Qui sont les jeunes accueillis en de telles structures ? Au-delà de leur singularité, ils ont en commun une famille, pour différentes raisons, ébranlée et donc défaillante. Deux histoires me permettent de cerner quelques entours de cette population. Louis a 15 ans ; il est petit, mignon, blond aux yeux bleus. Mais il a cassé la figure à son père, a blessé le directeur du foyer où il était placé, a agressé physiquement son juge pour enfants, a brutalisé les policiers qui l'emmenaient au CER ! Tarik a également 15 ans, il se vit, non sans raisons, comme seul au monde. Il est monté sur un pylône à haute tension pour braver ses condisciples du CER ; il a aussi failli tuer, pour une brouille, l'un d'entre eux avec une fourche. Il y a peu, il a sodomisé la chienne du directeur qui, accidentellement, avait tué deux chatons auxquels Tarik était attaché : pulsion sexuelle ou vengeance ? Ce jeune homme, très perturbé, ne bénéficie d'aucun suivi psychiatrique ou psychothérapeutique mais il est vrai que la psychiatrie française est sinistrée (600 postes vacants de pédopsychiatres, manque criant de structures alliant un accompagnement éducatif et une thérapie).

Quand une société ne sait plus contenir, elle enferme, elle exclue, elle met à mort symboliquement. Michel Foucault<sup>6</sup> l'avait, déjà, évoqué à partir de ce qui constitue, pour lui, les bases de tous les traitements sociaux de la déviance : les prises en charge du lépreux et du pestiféré. Le traitement social de la peste est l'archétype du contrôle social car il s'agit de la circonscrire. Le

---

<sup>6</sup> FOUCAULT Michel, *Les anormaux. Cours au Collège de France, 1974-1975*, Paris, Gallimard/Le Seuil. « Hautes études », 1999.



lépreux, lui, est exclu : il cesse d'exister, son identité se voile, il disparaît et, dès son départ pour la relégation anonyme, ses obsèques sont organisées. Ainsi se dessinent des choix politiques, tel celui, en France par exemple, d'avoir cent policiers pour un éducateur !

Contenir est d'abord affaire d'éducation. Didier Anzieu, à la suite des travaux de Bion et Winnicott, aborde cette question en forgeant son concept de *Moi-peau*. « *Le Moi-peau – écrit-il – apparaît tout d'abord comme un concept opératoire précisant l'étayage du Moi sur la peau et impliquant une homologie entre les fonctions du moi et celle de notre enveloppe corporelle (limiter, contenir, protéger<sup>7</sup>). Considérer que le Moi, comme la peau, se structure en une interface permet ainsi d'enrichir les notions de "frontière", de "limite", de "contenant"<sup>8</sup>. »<sup>9</sup>*

Les *borderline* jouent sur les limites entre enfermement psychiatrique et incarcération. Or, nous assistons aujourd'hui à un extraordinaire paradoxe : après avoir dénoncé, particulièrement dans les années soixante-dix, une psychiatrie coercitive, nous lui demandons aujourd'hui d'enfermer plus sûrement et plus longuement toutes les déviances ! Il en est de même pour les mineurs justiciables où le recours au tout répressif semble de mise. Or ce n'est pas à cet endroit que le juridique se dégrade : 87% des affaires concernant des mineurs sont poursuivies (contre 28% pour les majeurs) ; 35000 sanctions avaient été prononcées en 1990 à l'encontre de mineurs, nous arrivons à 75000 en 2001 ; avec 4000 mineurs incarcérés en 2001, nous avons doublé le chiffre de 1990 !

---

<sup>7</sup> C'est exactement la mission des CER.

<sup>8</sup> C'est exactement ce que Arnold van Gennep avait imaginé pour ses rites de passages qui jouent sur les préliminaires (avant le seuil), les liminaires (sur le seuil), les postliminaires (après le seuil).

<sup>9</sup> ANZIEU Didier, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1994.



Comme l'évoque Jean Oury<sup>10</sup>, c'est la collusion entre le législatif et l'exécutif qui aboutit, aujourd'hui, à un juridique dégradé. Que penser, par exemple, des C.P.I. (centres de placements immédiats) qui accueillent, en urgence, pour des séjours courts, de jeunes délinquants, dans des foyers situés, bien souvent, au centre de grandes villes ? Par ailleurs, le fonctionnariat à la Protection Judiciaire de la Jeunesse (comme pour les zones d'éducation prioritaire à l'Éducation nationale) induit le profil des intervenants éducatifs, le plus souvent : jeunes, frais émoulus de leur formation, sans ancienneté ni expérience, derniers au rang de classement des mutations internes. Certains de ces éducateurs me confiaient récemment leur bonheur d'avoir été mutés, suite à une réforme législative, en maison d'arrêt, au quartier des mineurs. L'un d'entre eux me l'expliquait aussi simplement : « *Au CPI, les jeunes nous gueulaient dessus "Tu fais chier ! T'as rien à me dire ! T'es pas mon père ! Dégages, connard !". Au quartier des mineurs, ils sont autres "Pardon M'sieur, je pourrais vous demander quelque chose ?".* »

La prison est un entre-deux, un liminaire. Lorsque j'y travaillais, je pensais souvent à une petite phrase d'Arnold van Gennep évoquant le rite de passage du monde des enfants au monde des adultes « *ils flottent entre deux mondes* ». J'ai écrit à ce sujet<sup>11</sup>, tellement cela me semblait également pertinent pour les jeunes détenus, souvent multirécidivistes, auxquels je m'adressais. Avec quelques collègues nous avons démarré une Unité de préparation à la sortie (UPS) avec des temps de paroles et des temps d'informations. Pour ma part, j'animais, une fois par semaine, des « causeries ethnologiques ». Peut-être, plus prosaïquement, étais-je, à leurs yeux, un conteur. Parfois, le merveilleux apparaissait,

---

<sup>10</sup> Interview à paraître dans la revue *Sciences de l'Homme & Sociétés*.

<sup>11</sup> Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold van Gennep, Québec, Presses de l'Université Laval « Lectures », 2002.



fugitivement, le temps d'une palabre. D'autres fois, un jeune ou l'autre, nous parlait de ses origines, de sa culture. Ces détours permettaient ensuite de se projeter, de construire un projet pour trouver place...

### **Accompagner, former, transmettre**

C'est à l'issue d'un travail, collectif, de recherche sur les possibilités de travail en milieux fermés que se sont imposées, à nous, loin des injonctions stériles, ces trois ouvertures<sup>12</sup>. De fait, la plupart des membres de notre groupe était confrontée à une difficulté : un exercice professionnel en milieu clos. Sans le faire exprès, à nous tous, nous représentions la quasi-totalité des lieux possibles d'enfermement : une unité de préparation à la sortie (UPS) en maison d'arrêt, un quartier des mineurs, un SMPR (service médical et psychologique en détention), des structures de la Protection judiciaire de la jeunesse, divers secteurs en psychiatrie dont une unité pour malades difficiles (UMD), quelques services hospitaliers et médico-sociaux, des lieux d'accueil et un centre de rétention pour demandeurs d'asiles, un centre de reconduite à la frontière pour immigrés clandestins.

Et pourtant ce n'était pas cette difficulté qui nous rassemblait mais un intérêt commun pour la psychothérapie institutionnelle. Ainsi, depuis bientôt huit années, avec constance, tous les troisièmes jeudis du mois, nous nous réunissons, pour un travail de deux heures qui articule lecture de textes (souvent de Jean Oury ou de François Tosquelles) et présentation de pratiques

---

<sup>12</sup> (Dir.), Face à l'enfermement : Accompagner, former, transmettre. Petit traité de l'ouverture des cages, Paris, A.S.H. « Pratiques professionnelles », 2003.



professionnelles. Même en période d'essoufflement (et le monde salarial en est un grand producteur !), cette scansion dans nos emplois terrifiants du temps s'offre comme une respiration. Nous étions, toutefois, confrontés à une apparente contradiction : comment, en milieu fermé, se référer, dans son travail quotidien, à la psychothérapie institutionnelle dont l'axiome de base est la liberté de circulation ? Nos trousseaux de clés, réels ou virtuels, étaient bien embarrassants. C'était oblitérer le fait que les passages ne sont pas que physiques, qu'ils ne sont pas contenus exclusivement par les murs et les espaces, que le topos est infiniment plus complexe. Jean Oury le rappelle, la libre circulation c'est peut-être d'abord de pouvoir passer d'une personne à une autre. Il s'agissait donc de faire circuler librement la parole à défaut des corps contenus, eux, en des espaces restreints. Un conseil des malades en UMD, par exemple, a, ainsi, produit des effets réels et mesurables sur la vie institutionnelle, une sorte d'asepsie.

Pour les jeunes en difficulté que je rencontre, le terrain est parfois bien mouvant. Comment établir un contact ? Comment déplier les plis de leurs certitudes acquises ? Parfois certains syncrétismes s'imposent comme des défenses identitaires. Carole Diamant<sup>13</sup>, agrégée de philosophie, en a fait, elle aussi, l'expérience. Elle a choisi d'enseigner la philosophie en zone d'éducation prioritaire. Talentueuse, enthousiaste, elle réussit à amener le débat philosophique en des endroits où il restait bien absent. Mais son constat est amer ; elle découvre de nouvelles formes de contestations des savoirs, non pas une contestation politique mais plutôt une contestation ontologique. Darwin et Galilée, par exemple, ne font plus le poids devant un mythe des origines vécu comme une réalité tangible. Mais il est vrai aussi que les

---

<sup>13</sup> DIAMANT Carole, *École, terrain miné*, Paris, Liana Lévi, 2005.



programmes de l'éducation nationale n'intègre pas encore l'évolution de notre société et notamment le métissage culturel. L'absence d'enseignements, pour commencer historiques, sur les cultures qui composent le paysage social, produit des souffrances et des replis. Ouvrir, c'est aussi déplier.

\* \* \*

Il y aurait, sans aucun doute, beaucoup de choses à dire sur bien des formes d'ouverture : l'hospitalité, la convivialité, la gentillesse comme vecteur d'efficacité, etc. Pour l'anthropologue, c'est l'activation de rituels plus conformes aux aspirations des sujets de la modernité. Il y a passage quand il y a de la distinctivité.

Tewfik est un adolescent d'une quinzaine d'années qui a déjà eu maille à partir, plusieurs fois, avec la justice. Une alternative lui est offerte : soit la prison soit un séjour de quinze jours dans le désert du grand Erg oriental avec des éducateurs. Le choix n'est pas si simple d'autant que, parmi les contraintes, il y en a une de taille : consentir à écrire, chaque soir, au moment du bivouac, son journal de bord. En voici quelques extraits : *« Quand j'ai vu le désert, je me suis dit : si ça se trouve c'est ici que je vais mourir [...] Au début, j'avais très peur, peur de tout ! J'ai surmonté tout ça grâce aux chameliers, au guide et aux éducateurs qui pouvaient nous aider avec le cahier d'observation, les entretiens [...] Je n'ai pas écrit tous les jours dans mon cahier d'observation. Des fois, j'étais trop fatigué ; des fois, je n'avais pas envie ; des fois j'étais énervé contre les éducateurs et je faisais exprès de ne pas écrire, pour les faire chier ! [...] Des fois, j'étais énervé, j'avais les*



*larmes aux yeux ; j'avais la rage ; des fois, à cause de l'eau... mais je me suis retenu ; je ne voulais pas craquer sinon tout le monde aurait pu craquer et ç'aurait fait très mal ! [...] Il n'y avait que du sable autour de nous... rien d'autre. On est obligé de réfléchir sur soi. On ne peut pas parler en marchant ; monter les dunes, ça essouffle... Rien d'autre à faire que de réfléchir [...] J'admets que des fois, je me sentais abandonné ; et c'est normal quand je marchais seul. Un jour, j'ai vu une dune très haute presque impossible à monter. Avec la rage aux poings, je me suis dit : Il faut que je la monte. À un moment, je montais à quatre pattes. En haut, il y avait un vent de sable. Je n'avais pas mes lunettes et j'étais vache d'essoufflé. En plus : le sable ! Je me suis allongé en fermant les yeux... Ce jour-là, je me sentais comme le scorpion que j'ai emmené en France, chez moi. Au bout d'une semaine, il m'a laissé, il est parti... Je le sentais vraiment abandonné et vraiment triste [...] Je suis émancipé du désert parce que dans le désert, j'ai grandi et j'ai grandi en quinze jours ».* On peut parler, ici, d'un rite de passage parce qu'il y a, pour Tewfik, une réelle mutation ontologique. En effet, l'entre-deux, qui lui est proposé comme des liminaires, lui permet d'appriivoiser la mort, d'appréhender le risque par une confrontation à ses propres limites. Par ailleurs, il prend, progressivement, conscience des autres et de leur importance pour exister individuellement et socialement. S'il grandit en quinze jours c'est aussi parce qu'il fait l'expérience de la mort et de la renaissance symboliques.

Au-delà de la trame émotionnelle, ce parcours est intéressant à un autre titre. En effet, la Protection judiciaires de la jeunesse, maître d'œuvre de ce projet, a édité un superbe livre<sup>14</sup> sur l'expédition, avec de belles photos et des extraits de journaux de bord. Les autorisations nécessaires ont permis de lever l'anonymat.

---

<sup>14</sup> Collectif, *Les voies du désert*, édité par la Direction départementale de la protection judiciaire de la jeunesse de la Moselle, novembre 2000. Pour le commander : [empoutil@aol.com](mailto:empoutil@aol.com)



Les procédures ont cédé le pas au processus, les adolescents sont devenus auteurs, tel Tewfik Bouchedida.

**Thierry Goguel d'Allondans**, Éducateur spécialisé, anthropologue. Maître de conférences associé (IUFM d'Alsace), formateur en travail social (IFCAAD - Schiltigheim), docteur, chercheur associé et chargé de cours à l'université Marc Bloch (Strasbourg II), rédacteur en chef de Cultures & Sociétés. Sciences de l'Homme.

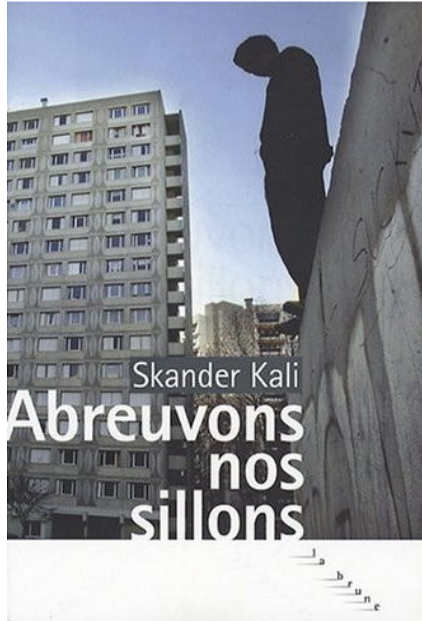


# Le coin lecture

*A l'époque actuelle on fait grand cas  
des livres. Les livres ne sont faits que de mots.  
Les mots ne valent que par des idées. Les  
idées ont une origine qui ne peut s'exprimer  
par des mots.*

Tchouang-Tseu





## Abreuvons nos sillons

Skander Kali, éditions du Rouergue, collection La Brune, 2008

« *C'est une émeute. Une mutinerie.*

*C'est la force des choses.*

*Juste le pouvoir qui bascule pour quelques heures. »*

Tout commence en prison, où *les crevards*, les prisonniers, ont pris le contrôle, en cet été 2003, été de canicule. Cissé va mourir,



mourir en tentant de sauver un homme, le directeur. Ironie du sort pour cet enfant de banlieue devenu un monstre, devenu *un crevard* parmi d'autres. Alors l'instant de partir, instant de se souvenir.

Itinéraire d'un enfant pas gâté. Cissé naît et grandit en banlieue. Morosité, et grisaille. Une vie à chercher l'amour, une vie à chercher ses mots. Et lui, le grand maigre, qui sait écrire, il va petit à petit glisser, tomber, s'engouffrer dans le chemin de la violence et de la folie, accompagné par une voix, sa conscience, son inconscient, Dieu... Cette voix va le conduire de malheur en désastre.

*« Il a dit que j'étais taillé comme un éthiopien avec mes dix kilos tout mouillé. J'étais qu'une tache, un handicapé du crâne. Un raté. »*

Alors, Cissé, comme dans un geste de fureur désespérée, dans une affirmation de ce qu'il n'a jamais voulu être, une négation de ce qui lui colle à la peau. Il va la détruire. Il s'immole par le feu, là, en classe. Puis l'hôpital, puis le retour dans cette cité qu'il voudrait fuir. Avec son visage de monstre, de grand brûlé, il aurait pu espéré un nouveau départ. Mais le destin n'est pas clément pour *les crevards*. De déchéance en coup de folie, il se tracera une route vers la mort.

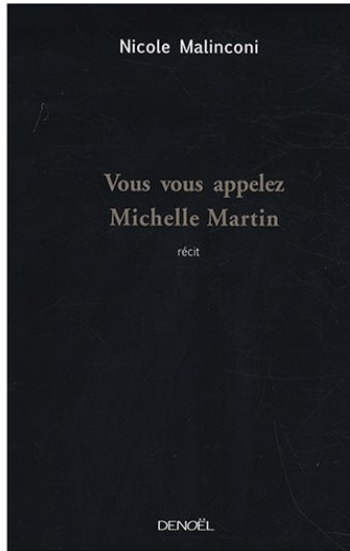
Un roman magnifique, une histoire incroyable. Loin des clichés habituellement véhiculés sur la Banlieue, l'auteur nous livre là un témoignage singulier et fort. Il nous montre que les jeunes habitent, et vivent en dehors de ces cases à l'intérieur desquelles on aimerait les assigner. Le héros, Cissé, aime l'opéra, et rêve d'amour idéal. Mais comment faire quand toute une société a déjà écrit pour vous le scénario, et qu'il passe forcément par la délinquance, la



prison, la galère. Cet ouvrage inaugure un ton nouveau, et un rythme remarquable. Un rythme, ou plutôt un flow, tellement tout est musical, syncopé. Et l'histoire se déroule, comme le destin, incompressible, comme la peine des *Crewards*. Alors ce livre, on ne le lâche plus avant d'avoir pris cette claque que l'auteur nous assène.

Andrien Loïc





## **Vous vous appelez Michèle Martin**

Nicole Malinconi, Denoël, 2008

Ce qui me touche dans un livre et chez un auteur, c'est le style, cette « petite musique » que célèbre Céline, alliage précis du contenu et de la forme. Un livre qui traverse l'écrin du mi-dit pour livrer sa perle de vérité.

Par ailleurs, ce petit livre de Nicole Malinconi illustre parfaitement cet adage que l'on peut tirer d'une allocution de Jacques Lacan aux étudiants en philosophie dans les années 60: « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables. »



Michèle Martin fut la compagne et la complice du tristement célèbre Marc Dutroux en Belgique. Outre sa complicité dans les viols et les séquestrations causés par son mari, elle a laissé mourir de faim deux petites filles, Julie et Mélissa, au fond d'une cave. Elle nourrissait les chiens de Dutroux, pendant qu'il était en prison, pas les filles. Elle a été condamnée à 30 ans de prison pour ces actes.

Le jour où Michèle Martin prend contact avec Nicole Malinconi par l'intermédiaire de son avocat, pour envisager une aide pour écrire un livre, l'auteur ne se dérobe pas. Elle a fait ses preuves en écriture depuis plusieurs années. Ainsi dans le très poignant *Hôpital silence* (1987) salué et préfacé par Marguerite Duras. Elle ne se dérobe pas mais est un peu effrayée en se rendant à la prison de Namur. La rencontre entre ces deux femmes, qui s'étalera sur une année entre 2006 et 2007, part sur un malentendu. Michèle Martin veut écrire pour témoigner de la condition des femmes en prison. Louable projet, mais qui fait écran à la question qui taraude Nicole Malinconi: comment a-t-elle pu faire cela? C'est le fil qu'elle tient et qui la tient tout au long de ces échanges. Michèle Martin résiste à la question. Elle n'en veut rien savoir, elle a déjà tout dit au cours du procès. Puis elle y vient, doucement, dans le sillage de la question, elle y vient, conduite délicatement par la position de l'auteur qui veut comprendre, juste comprendre, en dehors de tout jugement. Et comprendre n'est pas excuser. Comment ces actes terribles s'inscrivent-ils au fil de son histoire? Un père adoré mais totalement esclave de son épouse. Lorsqu'il meurt d'un accident de voiture où la petite Michèle est présente, sa mère l'accuse d'avoir tué son père. Puis elle se referme sur elle. Mère totale, abusive, toute jouissante, prenant son enfant pour bouchon de son manque. Mère et fille ne forment plus qu'un magma psychique informe. Jusqu'à 18 ans Michèle dort avec sa mère. Elles se fondent et se confondent l'une



dans l'autre. On sait les ravages d'une d'une relation mère-fille non-triangulée. Un jour l'auteur amène à la prison l'ouvrage d'un psy qui explique ces ravages. C'est tout à fait ça, dit Michèle.

Cette relation mortifère se poursuit jusqu'au jour où Michèle rencontre Marc à la patinoire. C'est le coup de foudre qui déchire la clôture de la réclusion maternelle. Elle tombe sous le charme. C'est un séducteur. Au début, pendant deux ans, il faut se cacher. Puis un jour Marc s'affirme. Michèle se libère. Mais c'est pour s'enfermer aussitôt dans le relation à cet homme terrible, animé d'une jouissance perverse incommensurable. Elle est envoûtée. C'est son gourou. Comme dans une secte, précise-t-elle. Elle l'a dans la peau. Puis petit à petit survient l'horreur: les enlèvements, les séquestrations, les meurtres, les enterrements des corps dans le jardin... L'horreur qui saisit Michèle, la tétanise, et la fait jouir. Elle a peur que ça se sache, peur de Dutroux, mais reste pétrifiée, confite dans ces monstruosité dont, d'un façon où d'une autre, elle se fait l'opératrice.

Nicole Malinconi ne recule pas devant l'évocation de l'horreur, elle tient une position courageuse, digne. Lorsqu'elle vient montrer à Michèle Martin le texte qu'elle a tiré de ces entretiens, texte où elle s'implique dans ce qu'elle y a ressenti, vécu, éprouvé, ce qui en fait du coup tout autre chose qu'un travail de journaliste, celle-ci n'en veut rien savoir, elle ne s'y reconnaît pas. Et lors de la dernière visite Michèle Martin fait dire à Nicole Malinconi qu'elle ne veut pas la voir. Nicole Malinconi se trouve alors devant une décision difficile à porter. Faut-il publier? S'agirait-il d'une trahison? Dans l'hésitation elle en vient à trancher la question d'une façon remarquable, en nouant dans le paradoxe la vérité, à la limite du dicible, que cette femme est venue lui confier, à travers ce lieu d'adresse que ces rencontres ont pu constituer pour elle. Malgré



elle. Et le livre est adressé en retour à celle qui en a fournie la matière vivante. « Se pourrait-il cependant que trahir votre confiance s'avère, dans ces circonstances, la seule manière de ne pas vous trahir, en fin de compte? »

Ce travail se situe à la lisière du travail social et du travail analytique. Mais il faut sans doute tout le savoir-faire de cet artisan de la lettre qu'est un écrivain pour en donner la mesure. Si devant la justice Michèle Martin a pu rendre-compte de ses actes, restait à en prendre acte. Nicole Malinconi soutient dans la rencontre cette responsabilité à laquelle nul sujet ne peut se dérober. Elle se fait lieu d'accueil, lieu d'adresse de cette vérité terrible qui nous éclaire sur ce qui dans l'humain se fait parfois trop humain ou inhumain. Cela - l'auteur ne le sait peut-être pas - relève d'une méthode. Celle par exemple qu'illustra Jeanne Favret-Saada dans son travail d'ethnologue sur la sorcellerie dans le Bocage de l'Ouest de la France. Une méthodologie où il s'agit de se laisser affecter par la rencontre, au risque de s'en trouver désemparé, pour en tirer enseignement.<sup>15</sup>

Deux risques majeurs guettent cet ouvrage magnifique. Le premier : la sous-médiatisation. Comme dans les librairies un livre chasse l'autre, cet ouvrage risque gros de glisser dans le flux tendu des publications et qu'on n'en parle plus dans quelques mois. Le second risque c'est à l'opposé la sur-médiatisation. Pour faire de l'audience les médias, notamment, la télévision ne reculent pas devant la mise en scène de l'horreur.

---

<sup>15</sup>Jeanne Favret-Saada a rendu compte de cette approche dans deux ouvrages, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, 1977 et *Corps pour corps*, en collaboration avec la psychanalyste José Contreras, Gallimard, 1981.

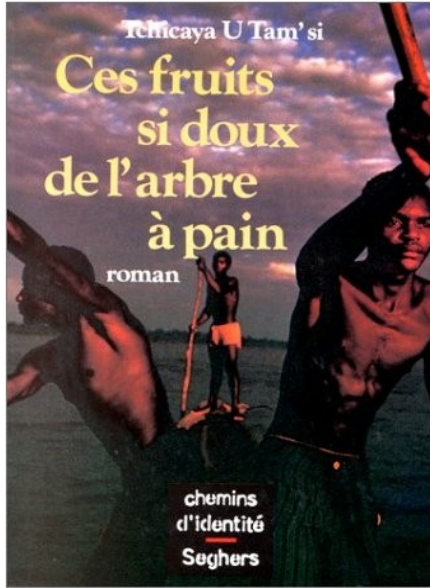


Gageons que l'auteur saura se prémunir et de l'un et de l'autre, pour faire que ce livre, qui aujourd'hui ne lui appartient plus, au sens où, comme l'énonçait Lacan, elle en est, mais pas l'auteur, poursuive son chemin. Il est intemporel, donc actuel. Il soulève des questions que l'on se débrouille trop souvent pour ne pas regarder en face sur l'inhumain qui habite le coeur de l'homme. *Homo homini lupus*, citait Freud. Si l'homme et un loup pour l'homme, il convient de partir de cette donnée d'évidence, sans reculer, pour envisager, sans fin car c'est toujours à reconduire et frappé d'impossible, de lui limer les dents à ce barbare qui tous nous habite, dans ces processus que l'on nomme civilisation et dont l'éducation et la transmission sont le fer de lance. En cela cet ouvrage pourrait faire l'objet de travaux et de recherches dans les écoles de travail social ou dans les écoles de la magistrature.

« Je n'ai pas cessé, conclut Nicole Malinconi, malgré vos retours en arrière, de croire en votre possible parole. »

Joseph Rouzel, psychanalyste, Directeur de l'Institut Européen Psychanalyse et Travail Social.





## CES FRUITS SI DOUX DE L'ARBRE A PAIN

de Tchicaya U Tam'si

Dans une interview accordée au magazine *Jeune Afrique*, en février 1991, Léopold Sédar Senghor se voit poser la question suivante : « *Pourriez-vous proposer un auteur africain contemporain à l'Académie française ?* » Voici sa réponse : « *S'il m'avait vraiment fallu choisir, j'aurais voté volontiers, de son vivant bien sûr, pour Tchicaya U Tam'si. Il me paraît en effet le plus original* ». <sup>1</sup> Or Tchicaya nous avait été enlevé trois ans plus tôt, en avril 1988. A L'occasion de la



commémoration du 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort, il est bon lire ou de relire un de ses ouvrages. Si sa poésie peut sembler ardue, la meilleure façon d'y goûter est de lire un de ses romans, à la texture poétique. Tchicaya U Tam'si est en effet un auteur qui a fait de la prose et de la poésie deux sœurs jumelles, deux sœurs inséparables. Il est aujourd'hui considéré comme l'un plus grands poètes francophones. Nous avons lu pour vous son dernier roman, *Les fruits si doux de l'arbre à pain*, paru en 1987 aux Editions Seghers.

Nous sommes au lendemain des Indépendances, le Congo, comme d'autres pays africains ayant fraîchement obtenu l'indépendance, essaie de se tracer un chemin vers le progrès. A travers une famille, les Poaty, nous découvrons cette marche qui se révèle malaisée, voire douloureuse. Il y a le père de famille, Raymond, juge de son état, son épouse Mathilde, directrice d'école et les 4 enfants : Gaston, l'aîné, se trouve en France pour des études, il est suivi de Sébastien, Marie-Thérèse, l'unique fille appelée aussi Tchilolo, et André. Une famille comme on en trouve sous tous les cieux, avec ses désirs de réussite pour tous, ses joies et ses petites querelles qui ne sont qu'une autre façon de se dire qu'on s'aime. Mais cette tranquille famille va être rattrapée par la politique.

Homme de justice passionné et passionnant, le Juge Raymond Poaty essaie d'exercer sa profession le plus justement possible. Il n'est pas opposé à une promotion, mais celle-ci vient à lui sous la forme du déshonneur : le président lui fait une sorte de *proposition indécente*<sup>2</sup>, comme il en a l'habitude. Il veut coucher avec sa femme. En échange celle-ci reçoit d'avance une grosse enveloppe,



avec la promesse de la promotion de son époux au rang de Procureur de la République. Si d'autres avant lui se sont accommodés de cette *proposition*, Raymond, lui, est ébranlé. Faut-il accepter des compromissions, renoncer à ses convictions et surtout à l'honneur pour réussir ? Assumer les plus hautes fonctions de l'état donne-t-il le droit de marcher sur la justice, sur le droit, sur l'honneur ? « *Personne ne doit être au-dessus des lois ! Et le gouvernement d'un pays doit être dans les mains des plus méritants, des plus capables, des plus sages.* »<sup>3</sup> Mais les rêves d'équité du juge pour son pays paraissent illusoire. La corruption est partout et commence au sommet de l'état.

Raymond incarne la résistance face à cette plaie de la corruption, il représente l'honnêteté, le courage face aux sombres machinations politiques, encore faut-il qu'on lui laisse le temps d'aller au bout de son combat. En effet, toute lumière, aussi faible soit-elle, nuit à l'obscurité. Très vite, on s'empresse de l'éteindre. Le combat des Poaty – car le fils aîné reprendra le flambeau – est éphémère, comme le suggère le titre de la troisième partie du roman, « Les Ephémères ». C'est le nom d'insectes particuliers, qui représentent dans le roman la volonté réprimée d'un homme, de tout un peuple qui aspire à une vie meilleure.

*« ... il y a, dans le vol mal réussi de ces pauvres insectes, un rien de tragique et de pathétique à la fois. Cela symbolise trop l'élan brisé. Le feu de paille de la vie sans lendemain. L'apothéose dérisoire d'une vie vécue dans la fulgurance. L'orgasme aussi qui laisse pantelants deux amants broyés par un désir inassouvi a quelque chose de pathétique. Echouer sur*



*une plage de sables mouvants signifie bien que le destin s'est fichu du pauvre monde. L'agonie est plus longue que l'espoir. Dieu parfois s'abandonne à la fantaisie de laisser la folie bercer le pauvre monde. »<sup>4</sup>*

Ce passage, outre qu'il traduit encore aujourd'hui la situation politique de certains pays d'Afrique, même plusieurs décennies après les indépendances, est un échantillon de la beauté du texte U Tamsien. Ses phrases sont taillées dans la pierre poétique. Le langage métaphorique est permanent. Le roman abonde aussi en formules qui régaleront les amoureux des phrases bien tournées. Voici quelques exemples : « *Les épreuves, vient un jour où la vie vous les jette en vrac sur le dos* »<sup>5</sup> ; « *Quand le puits de tes illusions n'offre que de l'eau boueuse à boire à plus soif, tu es en solde de tout espoir.* »<sup>6</sup> Terminons par celle-ci qui dit la difficulté pour la société à concilier les héritages traditionnel et moderne : « *Quand nous voulons justifier nos carences devant la modernité, nous nous réfugions dans la fierté que nous avons de vivre selon nos traditions. Quand celles-ci nous gênent, nous n'avons d'alléluia que pour la modernité.* »<sup>7</sup>

Amour, amitié, inceste, mariage mixte, militantisme, intrigues politiques, ambition, disparitions mystérieuses, voyages... ce roman traduit la vie, avec ses complexités, ses contradictions. Il fait un état des lieux de notre époque.

Du point de vue littéraire, c'est un roman qui casse les frontières entre les genres. Tchicaya U Tam'si y courtise ouvertement toutes les formes d'écriture : vous le découvrirez



comme romancier, comme poète, comme conteur, notamment à travers le personnage de Mouissou, sorte de voyante dont les récits font penser aux paraboles de l'Évangile. Le livre est d'ailleurs semé de références bibliques. La forme théâtrale également fait son apparition dans ce texte romanesque.

Tchicaya U Tam'si, un auteur à lire ou à relire. Salut à toi Tchicaya !

Liss Kihindou.

## Notes

- Source : *Les Journées Tchicaya*, Actes du colloque International de 1993 (à l'occasion du 5<sup>e</sup> anniversaire de sa mort, Publi-Sup, p. 13.
- Titre de film qui traite d'un sujet similaire (les faveurs de la femme contre une aisance financière)
- *Les fruits si doux de l'arbre à pain*, Seghers, 1987, p. 67.
- p. 164.
- p. 37.
- p. 138.
- p. 57.



## Liens et sites conseillés



[www.psychasoc.com](http://www.psychasoc.com)



[www.altermonde-sans-frontiere.com](http://www.altermonde-sans-frontiere.com)



[www.edition-eres.com](http://www.edition-eres.com)



[www.teraedre-publishing.com](http://www.teraedre-publishing.com)



**Le site de Marie Ferrari, artiste, de beaux tableaux pas chers du tout...  
(Dessin de couverture)**

[www.artgraf.fr](http://www.artgraf.fr)

**Le site de David Myriam, auteur et réalisateur**

<http://art-engage.net>

**Pour les dingues de bouquins**

<http://lebibliomane.blogspot.com/>

*Merci à toutes et à tous pour ce que ZEO  
devient au fur et à mesure des numéros.*

*La rédaction*

